

Je venais d'avoir onze ans lorsque j'ai pris conscience de ce qu'était le destin. Il faisait nuit, un peu froid. Ça s'est passé dans le garage de mes grands-parents. C'est drôle, en repensant à cette soirée et à tout ce qui m'est arrivé d'important depuis, je me dis que dans une vie, on ne voit jamais venir les événements qui vont vraiment compter.

Dans la cuisine, ma mère et ma grand-mère Mamette préparaient le dîner en papotant. Leurs propos se mêlaient aux bruits métalliques des ustensiles. Je ne comprenais pas ce qu'elles disaient, ou plutôt je m'en moquais, car j'avais un plan précis en tête. Le fait qu'elles soient occupées en faisait partie.

Un choc sourd ébranle soudain la vénérable maison de famille. L'ancestrale plomberie se met à vibrer en résonnant dans les murs, m'assurant que mon père, après avoir fini de bricoler, vient de passer sous la douche.

Le compte à rebours est lancé. Je tends l'oreille. Au salon, mon oncle et ma tante préparent l'apéro pour tout le monde. Un rituel estival pour nous, une funeste habitude pour eux. Mes cousines et mon petit frère, Julien, jouent à l'étage. Leurs voix se font plus fortes chaque fois qu'il refuse de se soumettre à leurs injonctions de prétendues institutrices. Mon

frère se défend comme il peut en hurlant que la rentrée n'aura lieu que dans une semaine.

Excepté cette relative agitation, il règne ce soir-là une paisible atmosphère de fin de vacances. Même si je ne suis pas encore capable de l'analyser, je la ressens profondément. Un bonheur discret, presque banal, un décor familial dans lequel tous ceux qui constituent mon monde jouent parfaitement leur rôle. Mais une autre aventure m'attend.

Ne pas oublier ma lampe torche. Sortir discrètement de la maison, la contourner en me méfiant du crissement de mes pas sur le gravier pour rejoindre la dépendance attenante : un petit hangar plein à craquer, un capharnaüm labyrinthique, promesse de fabuleuses découvertes.

Nous n'avons en principe pas le droit d'y pénétrer, mais aucun adulte ne nous l'a formellement précisé cette année. Ce vide juridique permet à ma conscience de m'accompagner sans tomber dans les pommes. Je risque cependant gros si je me fais prendre. Ma mère, garante de l'ordre familial, endossera le rôle du procureur. Ma tante sera, à elle seule, la foule beuglante qui exige une condamnation exemplaire ; heureusement, mon grand-père sera mon avocat. Papilau pour les intimes – contraction de son rang et du début de son prénom, Laurent. Grâce à lui, je n'ai jamais perdu un seul procès, même lors de la terrible affaire du gâteau au chocolat destiné à la voisine que je m'étais empiffré deux ans plus tôt. J'avais alors découvert sa grande éloquence, mais aussi le fait que mon père était un juré facile à retourner, d'autant qu'il avait profité des miettes et léché le plat. De toute façon, ce soir, si je me fais capturer, je n'aurai aucun mal à plaider l'oubli de l'interdiction. Le principe est bien connu et la jurisprudence abondante : les garçons de onze ans ne sont pas bien malins. Sauf pour ce qui les intéresse.

Dans ce prodigieux débarras, ma mère prétend que l'on peut se blesser, périr enseveli sous des monceaux de vieilleries

entreposées en équilibre, et même attraper le tétanos. Mais il y a bien mieux à ramasser.

Ouvrir la porte – assez rapidement pour qu'elle ne grince pas, mais pas trop pour éviter qu'elle n'aille cogner le mur. Tâtonner dans l'obscurité pour atteindre l'interrupteur pré-historique en porcelaine. L'actionner jusqu'au gros dé clic. L'ampoule suspendue au milieu du plafond s'allume en grésillant dans son déflecteur de métal. Retenir son souffle et franchir le seuil du lieu interdit comme on pénètre dans un temple secret frappé de malédiction. Refermer aussitôt derrière soi. Si l'on tarde à cette étape, on risque de se faire repérer. Plus grave encore, l'appel d'air fera tanguer la lampe... Alors les ombres tapies dans les multiples recoins s'animeront, se mettant à danser leur sarabande, déchaînant l'imagination au point de vous donner envie de courir vous constituer prisonnier auprès du procureur afin qu'il vous fasse un de ses fameux câlins rassurants. Mais ce soir-là, je ne me débrouille pas trop mal et la lampe n'oscille pas. Je m'offre même le luxe de quelques instants pour savourer le panorama sur ce monde mystérieux, ce bric-à-brac absolu de malles, ce palais de cartons pleins à craquer couronnés de vieilles valises parfois entrouvertes.

Au milieu de cette profusion, pile sous la lampe, une voiture de sport décapotable prend la poussière. Dépassée par les hautes vagues de l'océan de désordre qui l'encerclent, elle semble sur le point d'être engloutie. Je l'ai toujours connue là, chaque année un peu plus submergée. On m'a raconté que Grand-père s'était juré de la retaper à l'époque où il n'avait encore que de vraies dents. Mais elle n'a plus jamais roulé. Un après-midi, on a surpris Papilau en train de faire la sieste dedans. Je crois qu'il a gardé cette habitude, parce que contrairement aux autres sièges, celui du conducteur est parfaitement propre et lustré. On distingue aussi la marque de ses mains sur le volant. C'est certainement ce qui s'appelle s'accrocher à ses rêves.

Une fois, alors que j'étais tout petit, je m'y suis assis sur ses genoux et j'ai joué à faire semblant de conduire. On a klaxonné, on a ri et on a même hurlé comme si on avait eu un accident dans les piles de boîtes de linge qui ont l'indécence d'envahir le capot. Papilau m'a murmuré qu'il aurait bien voulu qu'elles explosent pour de vrai. Mais ce soir, bien que très content de la retrouver, je ne suis pas revenu pour la voiture. Même une Shelby Cobra 427 de 1966 ne peut pas vous apprendre ce qu'est le destin.

Sur mes gardes, je me coule entre deux colonnes de caisses. En moi, la peur et l'envie disputent un match de championnat. Les deux équipes ont l'habitude de s'affronter, mais cette fois, c'est une sorte de finale. L'envie mène, mais le score est serré. La partie pourrait facilement basculer en faveur de la trouille, qui compte d'excellents supporters, comme les bruits bizarres ou les formes qui surgissent et semblent vouloir m'agripper. Pour assurer la victoire, j'allume ma lampe qui repousse la pénombre et déjà, j'aperçois mon but. On va gagner !

Qu'elles sont belles, ces étagères gavées à ras bord qui courent le long du mur ! Je ne sais pas encore ce que je vais y trouver, mais j'ai la certitude de ne pas être déçu. C'est là que sont entreposés les vieux jouets de mon père, ainsi que ceux de mes cousins plus âgés. Un trésor à portée de main pour le jeune aventurier qui ose braver les interdits et les pièges. Un choix phénoménal, une opulence sur plusieurs couches, et souvent en bon état. Petites voitures, déguisements, jeux de construction, anciens jeux électroniques, dînette, circuit de course, train électrique, pistolets à véritables amorces dont certaines claquent encore, et même des jouets de tout-petits avec lesquels on peut s'amuser sans se faire traiter de bébé. Mieux qu'un catalogue, un paradis

intemporel, l'Eldorado des rêves d'enfant. Toutes les joies des Noël de la famille rassemblées en un seul endroit qui n'attend que moi. J'en tremble d'excitation.

Dans le faisceau lumineux, j'aperçois les couleurs vives d'un camion de pompiers avec son chauffeur articulé qui sourit. Juste dessous, je crois deviner d'anciennes manettes de console, cachées par une poupée. Avant d'atteindre le graal, il faut néanmoins se méfier du bouquet de cannes à pêche dont certaines sont encore équipées d'hameçons rouillés.

Quelques contorsions et un léger détour finissent par m'amener devant les boîtes débordantes de merveilles. Mon cœur s'emballé. Mes mains effleurent, hésitent, mes yeux dévorent.

Tout à coup, sur le côté de l'étagère, en limite d'une zone plus obscure, un mouvement le long du montant métallique attire mon attention. Je devrais plutôt parler d'une sorte de « vibration ». Je n'ai pas peur des rongeurs et je suis prêt à les repousser pour protéger notre collection de jouets.

Je braque ma lampe, mais je ne découvre qu'une petite masse blanche cotonneuse, de la taille d'une grosse noix, enserrée dans une toile d'araignée. C'est un cocon. Pourquoi s'agite-t-il ainsi ? Je me penche et je distingue alors des dizaines, des centaines de minuscules araignées qui s'en échappent aussi vite qu'elles le peuvent. Dans toutes les directions, elles s'égaillent sur la toile, sur les montants, les étagères, se répandant, cavalant de toutes leurs pattes en s'éloignant du nid qui les a vues naître. Cette armée d'arachnides miniatures semble bien décidée à envahir le monde ! J'imagine sans peine les hurlements qu'auraient poussés ma mère ou ma cousine Lou, mais pour ma part, je ne recule pas, je n'éprouve aucune crainte, aucun dégoût. Je suis hypnotisé par le spectacle, au point d'en oublier un instant pourquoi je suis venu ici. Je contemple les innombrables bestioles, si petites, si fragiles, qui toutes foncent avec la même énergie mais chacune dans sa direction. Vers quoi courent-elles avec

une telle hâte ? À moins qu'elles ne soient en train de fuir. Qui a donné le départ de cet exode ?

La scène ressemble à un dernier jour d'école vu du ciel, lorsque les élèves se pressent à la sortie pour s'élancer sur leurs propres chemins. Ces petites araignées sont-elles comme je l'étais, triste de quitter ma bande et inquiet de passer chez les « grands », au collège ? Certaines paraissent aller plus vite, quitte à marcher sur leurs semblables. D'autres se terrent dans le premier recoin venu. Il y en a qui cherchent à monter, d'autres à descendre. Que vont-elles devenir ?

Sans doute plusieurs spécimens grandiront-ils magnifiquement au point de s'aventurer loin, tissant d'impressionnantes toiles jusque dans la maison, au risque de se prendre un coup de pantoufle si ma mère les découvre. D'autres se feront dévorer avant d'avoir réussi à sortir, peut-être même par des représentants de leur propre espèce. D'autres encore passeront toute leur vie dans ce hangar sans éprouver le besoin d'aller explorer d'horizon plus lointain.

En les étudiant, si nombreuses, j'imagine leurs possibles. À mi-voix, je me surprends à leur souhaiter bonne chance. Même en tant qu'enfant de onze ans officiellement pas bien malin, je sais à propos de leur existence des choses qu'elles ne soupçonnent même pas. J'en connais plus qu'elles sur leur propre vie ! Cela me chamboule. J'ai envie de les alerter, de leur confier ce qui les attend. Je pourrais apposer des petites affiches, comme au Far West, avec les portraits de ma mère et de ma cousine façon bandits patibulaires pour les avertir de s'en méfier. Mon premier élan serait de les aider, mais comment le pourrais-je ? Leur vulnérabilité me touche et des questions me viennent : si elles se croisent, se reconnaîtront-elles ? Se souviendront-elles d'avoir grandi ensemble ? Se combattront-elles par pur instinct de survie ? Ne seraient-elles pas plus avisées de faire équipe ?

C'est à ce moment précis, devant la variété des réponses, que m'est clairement apparu le sens du mot « destin ». Pour

ces petites créatures, il se jouait là, devant moi, dans toute sa diversité. Tel un géant, je les contemplais se jetant dans la première épreuve imposée par la nature. Même les araignées ont une destinée, et elle est différente pour chacune. Cette prise de conscience m'a profondément ému. L'expérience a résonné au plus profond de moi. Une image forte s'est gravée dans ma mémoire, fondatrice, donnant naissance à un sentiment qui a surgi des profondeurs de mon être pour exploser à la surface des flots comme une orque jaillissant hors de l'eau. J'ai immédiatement su que cette scène allait teinter toute ma façon de considérer l'existence.

C'est probablement ce soir-là qu'est née ma volonté de comprendre ce que l'on désigne comme « la chance ». Finalement, par la suite, j'ai toujours essayé de rationaliser le hasard, de le contenir, de le ramener à des facteurs quantifiables dont l'évaluation permet presque de prévoir l'avenir. Je préfère être honnête : ça ne marche pas souvent. En fait jamais. Mais bien avant d'en arriver là, il y a eu ces araignées minuscules qui couraient devant moi.

Peut-être qu'un dieu, bien plus grand et plus sage que nous, nous observe depuis le ciel lorsque nous quittons le cocon protecteur de l'école en nous dispersant comme ces petites bêtes. Peut-être nous souhaite-t-il lui aussi bonne fortune, sachant les risques et les opportunités que nous allons rencontrer sur nos routes. J'aimerais tellement découvrir qu'il existe dans l'univers quelqu'un qui comprend cet extraordinaire foutoir dans lequel nous nous débattons. Se pourrait-il qu'attendri par notre misérable condition, il nous fasse cadeau de deux ou trois conseils ? Au moins les basiques : ne pas admirer un plafond quand on approche d'un escalier, ne pas tenter de caresser des animaux sauvages sous prétexte qu'ils sont « mignons », ne jamais croire que parce que votre tête passe dans un sens, elle repassera dans l'autre. Et sans doute l'un des plus importants de tous : ce n'est pas parce



que quelqu'un, même gentil, vous dit que la planche est solide qu'elle l'est.

Ce soir-là, ces petites créatures m'ont appris quelque chose que je n'ai jamais oublié. Quelques mois plus tard, le destin m'a offert un nouvel aperçu de ce qu'il était – un aperçu bien plus personnel. C'était la première fois qu'un homme me prenait dans ses bras depuis que je n'étais plus un bébé. Il s'agissait de mon grand-père, pour m'annoncer que mon père, lui, n'avait pas fait semblant de conduire, et que son accident n'avait rien d'un jeu.

Sur le coup, je n'ai rien compris. Mon petit frère non plus. Nous avons simplement constaté que notre vie avait changé brutalement. Papa ne rentrait plus et Maman n'allait pas bien. Après l'avoir vue beaucoup pleurer, on l'a vue de moins en moins. Elle a très mal vécu son veuvage, et elle a fini par tout laisser tomber. Surtout nous. Mais ça, on s'en est rendu compte plus tard. C'est ainsi que mon frère et moi avons été élevés par nos grands-parents. Le tétanos n'était plus notre principal problème.

Le soir où j'ai réalisé que je ne reverrais jamais Papa, j'ai immédiatement repensé à ces petites araignées qui cavalaient dans tous les sens. Tout à coup, je me suis senti comme l'une d'elles, et je venais de me prendre un coup de chausson. Mais comme l'aurait fait n'importe laquelle d'entre elles, j'ai continué à courir pour survivre, en y mettant toute mon énergie. Par chance, j'ai survécu. J'ai grandi, et je n'ai pas eu à me plaindre de mon sort.

Dans notre pays, on a coutume de dire : « C'est la vie ! » C'est même l'une des phrases les plus célèbres qui soient dans le monde, et partout on la cite dans notre langue. Une façon à la fois fataliste et ironique d'exprimer le fait que l'on ne contrôle rien. Une philosophie. C'est sans doute une expression un peu idiote, mais je n'en ai pas trouvée de meilleure pour résumer tout ce qui peut nous arriver durant notre passage sur terre. Car l'aventure n'est simple pour personne. Je

regarde autour de moi et je constate que chacun, à un moment ou à un autre, avance contre le vent, traîne son boulet ou porte son fardeau. Il y en a même qui cumulent. Les promotions, les réductions et les avantages ne peuvent pas s'additionner. Les emmerdes, si. Sans limite.

Depuis ce jour tragique, plus aucun homme ne m'a pris dans ses bras. Enfin, jusqu'à la semaine dernière. C'était encore pour m'annoncer une nouvelle qui allait dynamiter ma vie. Les insectes ne sont pas les seuls à se prendre des coups de pantoufle. Je ne sais pas qui les donne, mais si c'est un dieu, il chausse grand.